

PROLOGUE

Washington, 22 novembre 1963

Walter Truman était nerveux. Tout s'était pourtant bien passé. Le plan avait merveilleusement fonctionné et le président était mort. Mais il ne pouvait s'expliquer la réaction quasi paranoïaque des services secrets du défunt chef d'État. Toute la procédure entourant l'autopsie de Kennedy avait fait l'objet d'une tactique qui s'apparentait curieusement à une opération de camouflage. Cela incluait les menaces non voilées au personnel qui avait effectué l'autopsie, du médecin légiste jusqu'au photographe. Les radiographies, rapports et photographies avaient abouti entre les mains de membres des services secrets. Même le cerveau du président avait été escamoté; plus aucune trace n'en subsistait.

Walter avait beau s'interroger, il ne comprenait rien à ce qui s'était passé après le transport du président à l'hôpital. Toutes les hypothèses étaient envisageables, y compris celle, désagréable, qui ferait découvrir aux enquêteurs la vérité sur le complot visant à remplacer Kennedy à la tête de l'État. Il se rendit dans le bureau de son patron, Cliff Carter, conseiller du nouveau président, Lyndon B. Johnson, pour lui résumer succinctement la situation.

— Walter, la seule chose qui compte, c'est de faire en sorte que personne ne puisse remonter à la source. Vous devez tout

faire pour découvrir ce que trament les services secrets. Je veux savoir ce que ces hommes cherchent et vers qui ou quoi s'orientent leurs soupçons.

— *J'y travaille, monsieur Carter. J'ai encore des amis au sein des services. Je vais les rencontrer.*

— *Faites vite... Qu'en est-il de nos hommes?*

— *Vous savez ce qui est arrivé à Lee Harvey Oswald. Quant aux deux autres, ils ont été payés et ont disparu dans la nature comme convenu.*

— *Bien. La suite est critique, Walter. Trouvez-moi l'information.*

— *À vos ordres, monsieur.*

Pendant ce temps, dans les rues de la ville de Dallas, une jeune femme blonde d'une beauté remarquable errait, encore choquée par l'événement auquel elle venait d'assister un peu plus tôt. Elle serrait nerveusement un foulard dans ses mains, et des larmes coulaient sur ses joues de façon intermittente. Quelle mauvaise journée! Elle s'était achetée une robe neuve et, tout heureuse de l'effet qu'elle comptait faire à ses deux amis, elle était allée s'installer sur la rue Elm, près de la butte herbeuse. Elle devait voir le cortège présidentiel passer devant elle et saluer le président des États-Unis. Mais voilà, l'heure passait et ses amis l'avaient laissée en plan.

Et cette horrible chose était arrivée, les coups de feu, les cris, la panique.

Une main se posa sur son épaule et elle sursauta en criant.

— *Hé! Relaxe. Ce n'est que nous.*

— *Laissez-moi, vous n'avez pas été réglo. Pourquoi m'avoir laissée seule pour assister à ça?*

— *Assister à quoi?*

— *J'ai vu le président Kennedy être descendu sous mes yeux!*

I

Montréal, 2008

Anthony Rosen était atterré. C'était comme si la foudre l'avait frappé. Sa femme Valérie, l'amour de sa vie, était morte. Une violente collision lui avait fait éclater le foie et avait provoqué une hémorragie interne fatale. Jamais le journaliste n'aurait cru possible d'être aussi malheureux. Il se retrouvait veuf à quarante-sept ans. Certains jours, il voulait sortir et hurler au monde sa douleur. Mais le plus souvent il restait chez lui, seul, à parler au fantôme de Valérie qui ne lui répondait jamais. Si sa famille et celle de Valérie l'avaient entouré au début, chacun était maintenant retourné à ses occupations, à son grand soulagement. Il ne s'était jamais senti aussi isolé que lorsque tout le monde était autour de lui.

Il venait de reprendre son travail comme journaliste dans les bureaux de la Société Radio-Canada tout en remplissant ses contrats de pigiste pour le *New York Times* et le magazine québécois *L'actualité*. Mais, incapable d'y mettre tout son cœur, il ne pondait que des articles très ordinaires, loin des standards qu'il s'était toujours imposés.

Assis à son pupitre, il regardait, le visage grave, le

petit miroir encadré que sa femme avait un jour déposé devant lui en riant et sur lequel était gravé : *Who is this beautiful guy*¹ ? Ce miroir lui renvoyait l'image d'un quadragénaire athlétique qui respirait le succès par tous les pores de sa peau. Il en était parfois gêné. La vie avait été bonne pour lui. Pourtant, même s'il faisait fantasmer bien des femmes du bureau de rédaction, il était toujours resté fidèle à sa première flamme.

Dans le miroir qu'il tenait toujours, il revit l'image du fils d'immigrants juifs. Schlomo Rosenbaum et sa compagne Anna étaient venus en Amérique vivre leur rêve de liberté à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les parents de Schlomo, Izak et Ada, étaient originaires d'Alsace. Les Rosenbaum, qui constituaient une famille instruite et très à l'aise, étaient bien au courant de ce qui s'abattait sur les Juifs d'Allemagne durant la montée du nazisme dans les années 1930. Le grand-père de Schlomo, un émérite professeur d'histoire, avait pris la décision d'aller s'établir aux États-Unis et d'y faire venir sa famille plus tard. Izak s'était vivement opposé à son projet. Finalement, la guerre avait décidé pour eux. Izak et Ada, comme les parents d'Anna, avaient pu envoyer leurs enfants à l'abri à la campagne, mais eux n'avaient pas survécu. Devenus orphelins tous les deux, les adolescents s'étaient juré fidélité et ne s'étaient plus jamais quittés. À la fin de la guerre, sous l'impulsion d'Anna, ils avaient rejoint le grand-père de Schlomo en Amérique.

En débarquant à New York, la Grosse Pomme, ville

1. Qui est ce bel homme?

de tous les excès et de tous les espoirs, ils avaient été accueillis par le grand-père, tout heureux qu'il y ait au moins un survivant de la famille. Ils avaient eu une vie de rêve pendant quelques mois, mais, ayant appris à se débrouiller seuls durant la guerre, ils avaient décidé de se marier et de fonder leur propre famille. Refusant de s'intégrer à la communauté juive américaine, ils avaient fait le pari de devenir vraiment américains. Leur patronyme était devenu Rosen, Schlomo et Anna avaient été rebaptisés Robert et Anne et leurs huit enfants, aux prénoms typiquement américains, avaient été élevés dans un esprit de patriotisme où la bannière étoilée était l'équivalent de Dieu. Mais certaines habitudes ne se perdent pas, et les Rosenbaum devenus Rosen s'étaient fait un devoir de perpétuer la tradition orale familiale. Les petits Rosen avaient donc connu en détail l'histoire de leurs ancêtres, la misère vécue par leurs aïeux qui avait précédé une période faste et qui s'était terminée par l'enfer de la Seconde Guerre mondiale, puis par l'abandon de leur vie en France et leur émigration en Amérique, une terre qui remplirait ses promesses de nouvelle prospérité.

Cela n'avait pas eu l'effet escompté puisque, au grand désespoir de Robert et d'Anne, quatre des enfants Rosen avaient voulu renouer à l'âge adulte avec leurs racines juives. Ils avaient fait le chemin inverse pour redevenir des Rosenbaum, ce qui avait causé un schisme dans la famille. Anthony, affectueusement surnommé Tony, le dernier-né, avait échappé à cette folie et, grâce à son statut de bébé de la famille, il avait gardé le contact avec les deux clans, même s'il avait adhéré à l'idéal américain de ses parents.

Il avait grandi comme tous les jeunes Américains, passant de l'école primaire au *high school*, puis au collège et finalement à l'université. Bon joueur de football, il avait reçu tout au long de son parcours des bourses qui lui avaient permis de payer les coûts exorbitants des études aux États-Unis.

En poussant un soupir, Anthony reposa le miroir devant lui. Les mains derrière la nuque, il se balançait quelques instants sur sa chaise en quête d'une idée, d'une impulsion qui le ferait sortir de sa torpeur. Mais rien ne lui venait à l'esprit. Il opta pour une courte pause et un café.

Camil Lévesque était lui aussi journaliste, et Anthony le croisait souvent sans échanger autre chose que des salutations et des phrases convenues. Mais il avait quelque chose en commun avec lui : il avait lui aussi perdu sa femme des années auparavant. Comme si le destin avait voulu s'en mêler, ils se retrouvèrent seuls devant la machine à café.

— Alors, Tony, as-tu pensé au suicide?

— Quoi?

Anthony était éberlué. Personne encore ne l'avait abordé aussi brutalement.

— Je sais, mes manières sont un peu grossières, mais, si je te le demande, c'est que j'y ai pensé quand Monique est morte.

— Je n'en suis pas encore rendu là.

— Tant mieux! On t'a sans doute abreuvé de conseils sur la manière de surmonter ça, sur le temps qui arrange les choses et blablabla.

— Oui, un peu.

— Eh bien, c'est de la merde. Ça ne passe pas. La douleur reste, comme si on se promenait toujours au bord d'un abîme, avec la peur d'y tomber pour de bon.

Anthony ne dit rien. Jamais encore quelqu'un n'avait exprimé aussi clairement ce qu'il ressentait. Il attendit la suite.

— Si tu veux survivre, Tony, fuis, va-t'en loin d'ici, trouve-toi un projet insensé sur lequel travailler, une lubie, une folie, mais surtout éloigne-toi. C'est la seule manière de ne pas être attiré par l'abîme. Quand la douleur se sera atténuée, tu pourras revenir, mais pas avant. Je le sais, c'est ce qui m'a sauvé.

Sur ce, il tendit la main à Anthony qui la serra sans un mot. Le journaliste resta plusieurs minutes face à la distributrice à café. Il décida finalement de prendre congé le reste de la journée et de se promener dans le Vieux-Montréal pour réfléchir à ce que Camil lui avait dit. Il chercha en vain un projet sur lequel il pourrait se concentrer et qui lui permettrait d'oublier quelque peu sa peine. En fin d'après-midi, il entra dans un des nombreux bons restaurants de cette vieille partie de la ville où il mangea seul, perdu dans ses pensées. Quelques heures plus tard, il était de retour chez lui, dans son appartement du Plateau-Mont-Royal, sans que rien ne lui soit venu à l'esprit. Il se coucha en se disant que la nuit lui porterait conseil.

Lorsqu'il se leva, le calme régnait dans la maison. Il aimait cette heure matinale où le soleil se frayait un chemin par les fenêtres et inondait les pièces d'une lumière orangée. Il alla se faire un café bien corsé comme

il l'aimait. Pendant les quelque quarante-cinq secondes où la cafetière sophistiquée lui préparait son nectar, il jeta un coup d'œil par la fenêtre, sur le parc Sir-Wilfrid-Laurier, de l'autre côté de la rue. Le ballet des écureuils qui ramassaient inlassablement leurs provisions pour l'hiver animait l'espace vert.

L'odeur de la boisson si intimement liée aux heures matinales se répandait dans la cuisine. Il prit sa tasse et alla s'asseoir à la table de bois et de verre où, il n'y avait pas si longtemps, Valérie et lui prenaient leur petit-déjeuner ensemble tous les matins. Il déplia le journal qu'il venait de cueillir dans sa boîte aux lettres. Passant brièvement sur la une, il jeta un coup d'œil à la section internationale et les résultats des matchs sportifs de la veille. Il appuya ses coudes sur la table et soupira, le menton dans les mains.

Son regard accrocha l'étagère adossée au mur en face de lui. Plusieurs photos dans des cadres rappelaient des souvenirs, certains heureux, d'autres moins. Un cadre double dont une moitié était vide soulignait cruellement l'attente d'un premier enfant qui n'était jamais venu.

Anthony fixa plus précisément son regard sur l'une des photos, un banal cliché en noir et blanc paru quarante-cinq ans auparavant dans le magazine *Life*. On y voyait une jeune femme, manifestement très belle, qui tenait par la main un garçon de trois ans à peine. On aurait pu y voir une maman dans la force de l'âge avec son bambin. Mais il n'en était rien. Anthony replia son journal. Il le lirait plus tard. Il se leva et se dirigea vers l'étagère. Prenant le cadre dans ses mains, il détailla la

photo. Derrière le gamin, on distinguait d'autres personnes un peu floues et une butte herbeuse, bref, rien de particulier.

Il s'était toujours dit qu'il ferait des recherches au sujet de cette photo, mais il n'avait jamais donné suite à ce projet. Qui était la jeune femme qui l'avait aidé à se relever de la bousculade et qui lui avait brièvement tenu la main tout de suite après qu'il eut vu mourir Kennedy?

Une idée un peu folle germa dans sa tête. Et si cette femme était toujours vivante? S'il essayait de la retrouver, de lui montrer la photo et de faire un article sur leurs retrouvailles?

Quelques heures et une bonne nuit de sommeil lui suffirent à arrêter sa décision. Tôt dans la matinée, il téléphona à son patron et lui annonça de but en blanc qu'il prenait un congé sabbatique d'au moins six mois. Il avait assez d'argent, après avoir encaissé l'assurance vie de Valérie, pour se permettre cet arrêt de travail. Dès qu'il eut raccroché, le cœur battant, il prépara ses valises. Par le biais d'Internet, il réserva un billet d'avion pour New York. Il passa un coup de fil à un collègue de longue date qui travaillait au *New York Times* et lui fit une requête. Son correspondant, surpris, lui demanda sur quoi il travaillait.

— Un projet personnel, Sam. Je t'en dirai plus en arrivant.

Après avoir fait le tour de son condo, fermé l'arrivée d'eau et baissé le chauffage, Anthony prit un taxi pour l'aéroport Pierre-Eliot-Trudeau. Étrangement, il était excité comme quand il partait autrefois pour préparer un grand reportage. Finalement, Camil n'avait peut-être pas tort.